

La Châtrière, 22 janvier 1860

Chère Mademoiselle,

Je dois vous avouer que, tout en lisant votre jolie lettre, je n'ai cessé de me demander : mais quel âge a-t-elle ? Son écriture est ferme, son orthographe est passable, me disais-je, mais elle parle beaucoup de ses « chers parents ». Serait-ce une petite fille précocée ? Oui, c'est cela, vous avez douze ans.

Puis sont venues vos questions sur la vie d'artiste. Vous voulez savoir si je suis d'une espèce différente du genre humain. Est-ce que le vent de l'inspiration ne dérange pas ma coiffure ? me demandez-vous. Est-ce pour cela que j'ai fini par couper mes cheveux ? Bon, me disais-je, ce n'est pas la naïveté d'une enfant, c'est le sourire en coin d'une malicieuse jeune fille. Vous avez dix-sept ans.*

* La « coupe courte » de Francœur a été popularisée par la photo que Nadar a faite de l'écrivain en 1858.

Enfin, votre lettre est devenue sérieuse. Depuis quelque temps, vous écrivez, et c'est tout à la fois un bonheur et un tourment. « Mon cœur se déverse sur le papier; c'est tantôt une bruine et tantôt un torrent. » Voilà qui est bien trouvé. Seriez-vous une jeune femme hésitant au seuil de la vie: « Vais-je me marier avec monsieur Untel qui m'a fait valser à Noël ou bien ressemblerai-je à une héroïne d'un roman de Francœur, farouchement indépendante? » Allons, vous avez vingt ans.

Soyez gentille, délivrez-moi de ma curiosité.

À vous de cœur, F.

Oh, pardon, j'oubliais que vous espériez « une lettre autographe ». Voici donc ma signature.

Francœur



1

Ma mère magicienne

JE SUIS TRÈS SENSIBLE AU REPROCHE QUE VOUS ME FAITES DE m'êtré comportée comme « toutes ces grandes personnes » qui vous prennent de haut et n'ont jamais le temps de répondre à vos questions. À ma décharge, celles-ci étaient si nombreuses que je n'ai su par laquelle commencer. Eh bien, tenez, au hasard...

Vous me demandez ce que je pense d'une phrase de madame Adélaïde de Souza* que vous avez recopiée dans votre carnet de citations préférées :

« Aimer sans souffrir n'est pas aimer. Souffrir d'aimer n'est pas souffrir. »

Auriez-vous déjà eu un chagrin d'amour ou bien votre cœur bat-il à se rompre chaque fois que monsieur Untel s'approche de vous ? Décidément, je suis incorrigible ! Je ne réponds pas à votre question. Voyons, qu'est-ce que je pense de... Eh bien, je ne l'aime pas, cette phrase. J'ai trop souffert pour ne pas vouloir de toutes les fibres de mon cœur ne plus souffrir du tout.

* Adélaïde de Souza (1761-1836), autrice d'une demi-douzaine de romans à succès.

C'est curieux, vous me faites souvenir d'une anecdote bien lointaine avec votre «souffrir d'aimer». Quel âge avais-je? Quatre ans? Oui, c'est cela, quatre ans, et nous vivions encore dans notre petite maison de La Châtrière. Ma mère s'était mis dans l'idée de surprendre son mari à son jour d'anniversaire en lui offrant une épingle de cravate. Pour trouver l'argent nécessaire à cet achat, elle avait imaginé de faire le portrait d'une de ses amies sur un médaillon, que celle-ci donnerait à son tour à son fiancé. Le prix en avait été fixé à dix francs, ce qui était à l'époque une somme assez considérable, mais, comme le disait Odile (c'était le nom de cette amie): «Quand on aime, on ne regarde pas à la dépense.» Je crois que je préfère cette phrase à celle de madame de Souza.

Bien sûr, il y eut plusieurs séances de pose lorsque mon père était dehors. En ce temps-là, je vivais collée à ma mère, dont j'épousais chaque geste et chaque pensée, à chaque heure de la journée. J'étais donc là, assise sur mon petit tabouret, avec mon air habituel, un peu endormi, mais les oreilles grandes ouvertes. Le fiancé d'Odile était militaire et, tel qu'elle nous le décrivit, avec ses yeux d'un bleu céleste et ses épauettes dorées, il devint pour moi le prince Fanfarinet des contes de fées. Parfois, cessant de nous vanter les mérites de son fiancé, Odile quittait sa chaise et venait admirer son portrait. Je la revois encore, fronçant les sourcils:

– J'ai la bouche moins grande, ne croyez-vous pas, Sophie? Vous pourriez me faire les joues plus roses, tout de même. Et mon Dieu, je n'ai pas cette bosse sur le nez!

Peu à peu, l'Odile du médaillon ne ressembla plus du tout à l'Odile sur la chaise, mais le fiancé pourrait encore la reconnaître

à son corsage, que maman reproduisit fidèlement. Une fois vernissée, la luisante miniature me parut une merveille de l'art.

– Et c'est dix francs de gagnés, conclut maman.

Mais elle ne toucha jamais l'argent de son labeur, et voici pourquoi. Un matin, notre voisine, madame Leveau, vint frapper à notre porte. Le nez rouge et reniflant, elle écrasait de grosses larmes sous son poing.

– Ah, ma pauvre ma'me Dupin, ma pauvre ma'me Dupin!

Ma mère se sentit défaillir. Oui, votre sotte maxime a raison : plus on aime et plus on souffre d'aimer. Ma mère était toujours à l'affût d'une mauvaise nouvelle, et si son époux tardait d'une heure, elle devenait plus pâle encore qu'à son ordinaire.

– Qu'y a-t-il, madame Leveau ? s'écria-t-elle.

– Votre amie, 'moiselle Odile, elle s'a jetée du haut d'un pont.

– Qu'est-ce que vous dites ?

– Elle s'a noyée dans l'Indre.

Je vous passerai les détails. Le prince Fanfarinet, qui avait deux maîtresses en ville et des dettes dans tous les cabarets, s'était envolé vers d'autres cieux avec son régiment et les économies de sa fiancée. Ma mère s'assit sur mon petit tabouret, les jambes coupées, et je la regardai sangloter. Je n'avais sans doute pas tout compris, car je lui dis :

– Mais maman, cela ne fait rien. Tu feras un autre médaillon et nous aurons nos dix francs.

– Petite bécasse, me répondit-elle, un rire d'étonnement traversant ses larmes, je ne pleure pas pour mon argent. Ma pauvre Odile... Elle était si heureuse, et la voilà morte d'un chagrin d'amour.